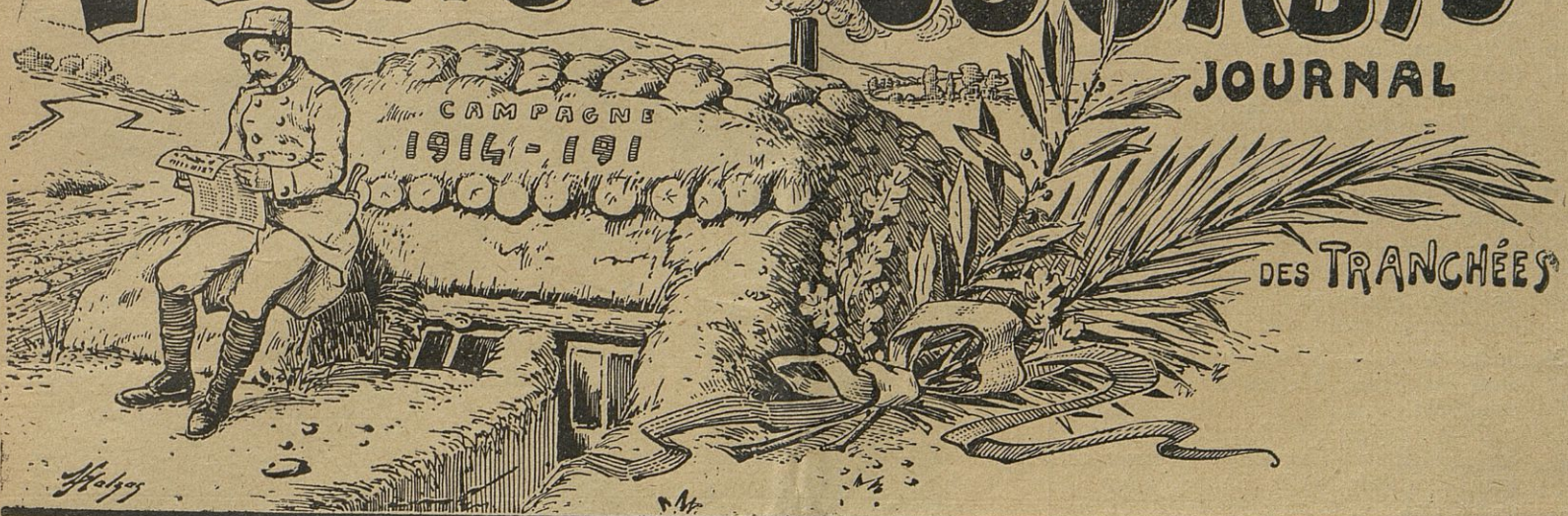


*certialement  
Pierre Cabel*

# L'ÉCHO DES GOURBIS



N° 29  
SEPTEMBRE - OCTOBRE  
1917

ABONNEMENTS  
FRANCE (Un an)..... 5 fr.  
ÉTRANGER (Un an)..... 10 fr.

S'adresser à l'ÉCHO des GOURBIS  
131<sup>e</sup> Territorial de Campagne  
SECTEUR POSTAL 48

Le Numéro  
**10** Centimes

Directeur Général : PIERRE CALEL.

Directeur Artistique : FRANC MALZAC.

Directeur Administratif : JEAN CAZES.

## CHEZ NOUS

### Il y a 3 ans !!!

Acût 1914. — Le régiment part de Cahors et débarque trois jours après dans le Var au service de l'armée des Alpes.

Il établit ses canonnements sur le versant sud d'un coteau verdoyant où s'étagent les maisons d'un vieux village dominé par un donjon plus vieux encore.

Dans ces rues et ces maisons qui rappellent l'Italie, les poilus du 131<sup>e</sup> territorial trouvent quelque fraîcheur pendant leur repos, tout en contemplant les montagnes des Maures qui courent mouventées et bleues dans le lointain, et où cherche à se frayer passage l'Argens au cours sinueux et tourmenté.

Pendant tout un mois le 131<sup>e</sup> travaille dur et les échos de nos armées du Nord et de l'Est lui arrivent. Il se prépare à les rejoindre. Son instruction est faite, son matériel presque au complet : il part dans la direction du Nord.

Septembre 1914. — Le Régiment s'est embarqué. Les trains qui emmènent ses éléments repassent au « Pays » par ce beau Quercy, ... milo Dieu!

Combien de mères, d'épouses et de petits viennent aux gares d'arrêt! que d'appels! que d'accolades! que d'adieux! Il y a bien des larmes dans ces embrassements pris au passage. Mais il y a aussi la force du devoir qui soutient et l'entrain qui se manifeste même par des chants et des « au revoir » jusqu'à perte de vue.

Le 131<sup>e</sup> traverse une partie de la France salué aux gares, aux passages à niveau des localités. Il arrive à Tours et vient séjourner à Chambray, dans les environs. Il repart à nouveau et débarque à Ivry, contourne Paris et vient loger à Pavillons-sous-Bois où il est reçu à bras ouverts par toute la population qui fait l'assaut de la Mairie pour avoir des billets de logement. Ce soir-là, pas un

soldat ne coucha sur la paille et tous furent copieusement hébergés.

D'étape en étape le 131<sup>e</sup> atteint à la fin du mois les derniers villages du camp retranché ou la trace du passage des Allemands est marquée par des ruines et aussi par les tombes nombreuses qui s'espacent tout le long du chemin.

### Il y a 2 ans !!

Acût 1915. — Le régiment est aux tranchées de Meuse; ses éléments sont échelonnés sur les bords de la rivière et sur ceux du canal de l'Est, barrière que malgré ses efforts répétés, l'ennemi n'a pu franchir sur ce point du front.

Tout en défendant cette région, le 131<sup>e</sup> travaille à son renforcement, à son entretien constant, car il faut refaire aussitôt ce que les projectiles viennent de bouleverser, il travaille à son amélioration au point de vue de la sécurité des hommes et de leur bien être. Chacun s'ingénie à donner un peu de confort à son abri, qui s'enfonce sous le parapet; mais ce n'est pas le rêve.

Dans le village qui, à deux kilomètres en arrière, abrite une compagnie de réserve, nos hommes prennent un peu de repos, nettoient leurs effets et procèdent aux ablutions impossibles dans la tranchée.

Mais ils n'y sont pas plus en sécurité qu'en avant, puisque ce mois-ci, nous avons eu en ligne 1 tué et 3 blessés et dans la compagnie de réserve : 5 blessés dont un mortellement.

Un sous-officier du 11<sup>e</sup> Bavaois se rend prisonnier à un de nos petits postes.

Septembre 1915. — Le 131<sup>e</sup> est dans la Meuse, ses tranchées sont copieusement bombardées et bouleversées. La passerelle qui nous permet de traverser le canal est l'un des objectifs préférés de nos ennemis.

Malgré tout, le régiment rétablit ses tranchées, perfectionne ses abris.

Le 4 septembre, à la tombée de la nuit, le caporal Cellier Florentin et le soldat

Deviers Léon vont enlever aux Boches un fanion jaune et noir placé sur un pommier à quelques mètres de leurs tranchées.

Les bombardements coupent nos liaisons téléphoniques, nos soldats les rétablissent. Le soldat Nastorg Jean, quoique blessé, continue malgré le feu de l'ennemi jusqu'à ce qu'il ait terminé.

Le 19, une patrouille tente d'enlever un de nos petits postes dans un endroit célèbre par les attaques qui ont précédé. Elle est accueillie comme elle devait l'être par le sergent Lascoux Denis et ses hommes et deux bavarois restent sur le terrain. Deux volontaires, le sergent Lafeuille Martin et le soldat Vayssié Arsène de la 4<sup>e</sup> Cie s'offrent et réussissent en plein jour, à ramener leurs corps dans nos lignes sous les yeux de l'ennemi et en rampant sous les fils de fer.

Le 25 et les jours suivants les bombardements ennemis sont des plus violents sur tout notre secteur. Un de nos postes est détruit; un grand nombre de nos gradés se distinguent. La médaille militaire est attribuée au sergent Tribié, plusieurs militaires sont décorés de la croix de guerre, mais nous avons à déplorer la perte de trois hommes tués et vingt et un blessés.

C'est à cette époque que nos brancardiers supplémentaires formés de musiciens, permettent au chef Ncuyril de créer la musique du 131<sup>e</sup> régiment territorial. Elle donne même une première audition le 26 septembre, au petit village de C... où viennent en demi-repos nos compagnies.

Le 30 septembre le lieutenant-colonel commandant le 131<sup>e</sup> territorial reçoit le commandement du secteur.

### Il y a 1 an !

Acût 1916. — L'état-major du régiment et le 2<sup>e</sup> bataillon sont au repos en réserve du corps d'armée. Le 1<sup>er</sup> bataillon, après quelques jours de repos est retourné aux tranchées.

Le général commandant le C. A. passe

la revue des troupes et félicite le colonel pour la bonne tenue du 131<sup>e</sup>.

Le lieutenant-colonel, de Galembert, reçoit la croix d'Officier de la Légion d'Honneur, le commandant, de Sainte-Colombe, la croix de Chevalier. L'adjudant Boyer, le chef de musique Nouyrit, l'adjudant Verny reçoivent la Médaille militaire.

L'E. M. et le 2<sup>e</sup> bataillon reviennent aux tranchées.

Une deuxième relève a lieu à la fin du mois.

Au moment où le 1<sup>er</sup> bataillon revient prendre le service des tranchées et relève les petits postes, quatre Allemands qui étaient en patrouille sont faits prisonniers.

Septembre 1916. — Le régiment est encore dans la Meuse. Il fait ses préparatifs de marche.

Le 17 septembre, il part. Il regrette ses jardins, ses champs de pommes de terre, qu'à l'abri de la vue des boches, il a pu cultiver si soigneusement. Il ne peut s'empêcher de bourrer tous les coins vides des voitures de ces exquis tubercules et légumes si frais, et voire même d'en remplir des sacs. Ceux-ci viennent grossir les chargements au point de faire croire qu'on emporte un matériel non réglementaire. Mais ces légumes diminuent à chaque étape. Après avoir fait plusieurs cantonnements dans des villages lorrains où il reçoit toujours le meilleur accueil, le 23 septembre, le régiment arrive dans une jolie petite ville de Meurthe-et-Moselle.

Il cantonne dans les faubourgs aux jolies villas inspirées de l'école moderne d'art de Nancy.

Nos poilus sont enfin au vrai repos. Néanmoins pour que leurs muscles ne perdent pas l'habitude du travail, un programme d'instruction (pas trop sévère) les appelle à des exercices et des manœuvres dans un camp voisin.

Ce mois de septembre avant son départ du secteur, le régiment n'a eu que trois blessés.

F. M.

## DÉCORATIONS

### LÉGION D'HONNEUR

Journal officiel : 14 Juillet 1917 :

Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'Honneur,

#### Pour officier

M. le capitaine BLANC (Severin), 131<sup>e</sup> territorial.

#### Pour chevalier

M. le médecin-major de 1<sup>re</sup> classe, BATTEZ (Gustave), chef de service du 131<sup>e</sup> territorial.

### MÉDAILLE MILITAIRE

PINSAC (Baptiste), 131<sup>e</sup> territorial, 5<sup>e</sup> Cie. (comporte attribution de la Croix de guerre avec palme).

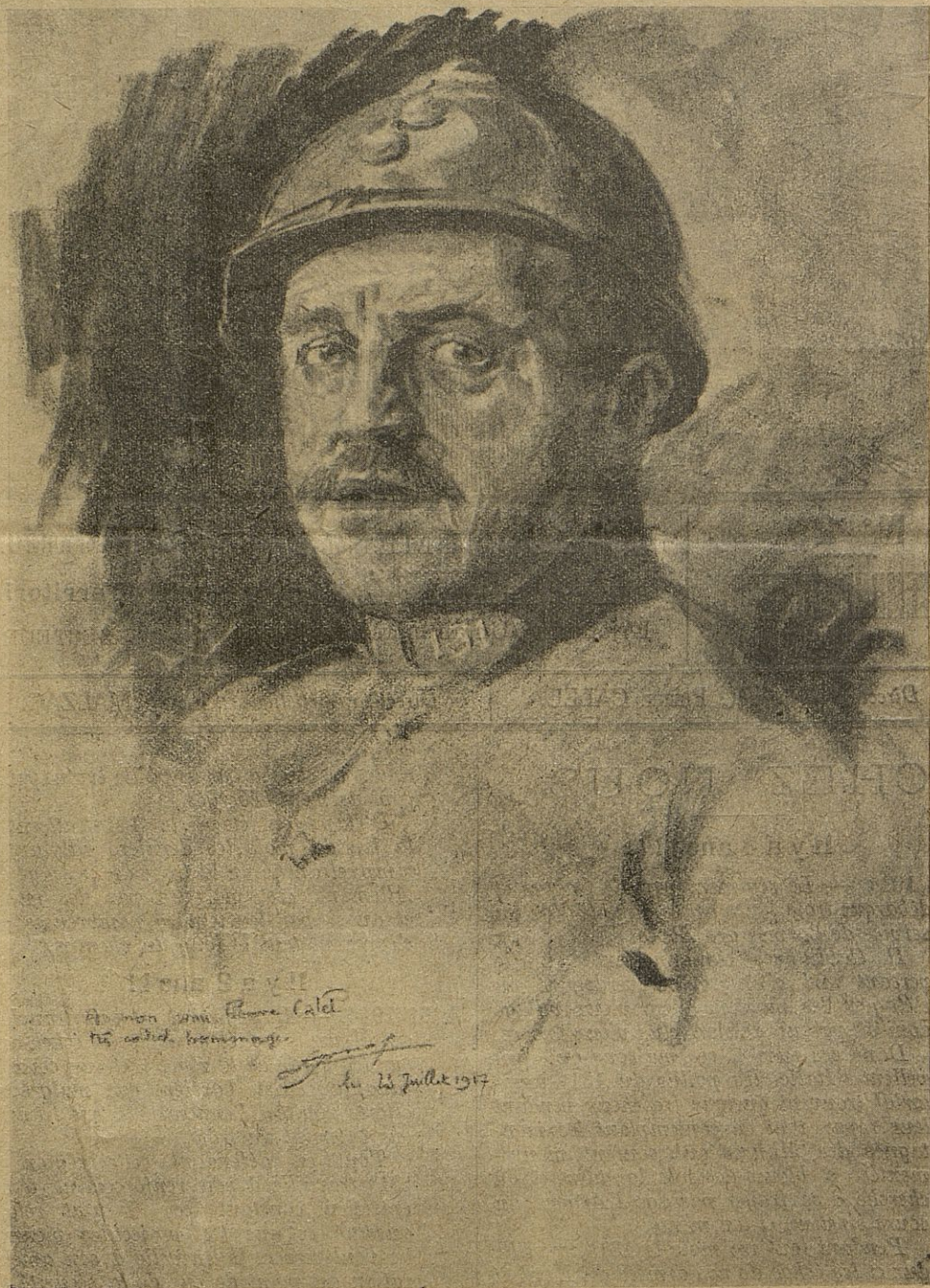
## CITATIONS

Ont été cités pour faits de guerre au 131<sup>e</sup> territorial :

ORDRE DE LA DIVISION. — 24 Juillet : GUEULET (Emile), 1<sup>re</sup> Cie.

ORDRE DU RÉGIMENT. — 18 Juillet : ALAZARD (Emile), 5<sup>e</sup> Cie ; 19 Juillet : LABORIE (Paul, Pierre), 6<sup>e</sup> Cie. ; 26 Juillet : GEYRE (Jean), sergent, 2<sup>e</sup> Cie ; LE BERRE (Pierre), caporal, 2<sup>e</sup> Cie.

## UN JOURNALISTE DU FRONT



Dessiné pour L'Écho des Gourbis, par LUCIEN JONAS.

## A VOS LYRES!!!

### LE ROSSIGNOL DU BOIS JOLI !

Le rossignol est revenu :  
C'est lui qui chante dans la plaine,  
Mon cœur bien vite a reconnu  
Le son de sa douce avrilène.

Il est léger, il est menu,  
Mais de sa voix la nuit est pleine.  
Le rossignol est revenu :  
C'est lui qui chante dans la plaine.

A même le sol dur et nu,  
Le long des bords fleuris de l'Aisne,  
Il a posé son nid ténu  
Que berce une amoureuse haleine...  
Le rossignol est revenu.

En face de Courcy.

Sergent Pierre DE PORTGAMP.

### L'ADIEU

Pars sans te retourner... tu ne me verrais pas  
Te faire signe au loin et te tendre les bras  
Comme pour reténir une minute encore  
Le baiser éternel qui scelle notre adieu,  
Des temps nouveaux pour tous, pure et magique aurore,  
Illuminent nos pas d'un étendard de feu...

Que sommes-nous parmi cette foule héroïque !  
Couple obscur... qui s'enlace en une heure historique,  
Et qui se souviendra plus tard de cet amour  
Si tendre — dans les chocs d'un pays qui se lève —  
Parce qu'il ne pourra pas oublier ce jour,  
Dont la grandeur mettra du sublime à son rêve.

Pars... sans te retourner. Tu vis couler mes pleurs  
Trop souvent, cher ami, pour de vaines douleurs,  
Des craintes sans raison bouleversaient mon âme,  
Un rendez-vous manqué noyait vite mes yeux.  
J'avais le droit alors de n'être qu'une femme  
Ton seul devoir, à toi, c'était d'être amoureux.

Ce soir, en devorant ta dernière caresse,  
Je ne sanglote pas sur le sein qui me presse,  
J'aurais honte d'avoir, d'un geste trop aimant,  
Risqué de t'amollir auprès de ma souffrance.  
Tu ne m'appartiens plus, tu n'es que mon amant,  
Et celle que tu dois rejoindre c'est la France !

1<sup>er</sup> août 1914.

SUZANNE TEISSIER

## LA PERDRIX CHANTE

En un ciel de flamme et de sang  
Sa longue course terminée,  
Sur les monts le soleil descend  
Lentement, las de sa journée  
Et, volant au ras des sillons,  
Où tache dorée et mouvante  
S'attardent ses derniers rayons,  
La perdrix chante.

Lorsque vers des pays lointains  
La caille fuit à tire d'aile,  
Héraut des soirs et des matins,  
Elle nous demeure fidèle.  
Dans la paix de nos champs jolis,  
D'une voix émue et touchante  
Egrenant ses frais tirelis  
La perdrix chante.

Sans peur des balles, des shrapnels,  
Sur le front, parmi la fumée  
Suivant ses destins éternels,  
Elle accompagne notre armée.  
Son petit cœur est bien français  
Et narguant la race méchante  
Orgueilleuse de nos succès  
La perdrix chante.

Sergent Pierre de PORTGAMP.

o o o

## A COURCY

Le long du chemin de Courcy,  
La nature s'est éveillée  
Au chant que l'oiseau sans souci  
Fredonnait seul sous la feuillée.

L'Avril nous revient et voici  
Fleurir l'aubépine mouillée  
Le long du chemin de Courcy,  
La nature s'est éveillée.

Le ciel, là-bas, s'est adouci ;  
Et d'un rayon d'aube habillée,  
La Champagne, splendide ainsi,  
Montre sa face émerveillée  
Le long du chemin de Courcy.

Sergent Pierre de PORTGAMP.

o o o

## SOUS LES GOURBIS

(Monologue)

A deux cents mètres face aux Boches,  
S'élèvent de petits châteaux  
Qui ne sont pas en pierre de roche  
Ni en bois qu'on fait les bateaux.  
Ce sont des gourbis tous en terre  
Très confortables et qui font  
De nous de vrais propriétaires.  
Depuis l'plancher jusqu'au plafond,  
Les murs en sont encore vierges  
Etant fraîchement ravalés  
Et nous n'avons pas de concierge  
Capable de nous en... guéuler.  
Vous allez me dire peut-être  
Que l'Etat doit nous imposer  
À cause des portes et fenêtres  
Qu'on a oublié de poser ?  
Mais notre Gourbi qu'on respecte  
S'il est ouvert aux quatre vents  
C'est la faute de l'architecte  
Ou bien encor de l'adjutant.  
Dans le pieu nous sommes à notre aise.  
Nous nous grattons jamais la nuit  
Dans la paille y a pas d'punaises  
Pas plus que dans nos bois de lit.  
Si y en avait les pauvres gueuses  
Seraient affolées de frayeur  
Par le bruit de nos mitrailleuses.  
Eh ! s'iraient se faire pendre ailleurs.  
En somme on est assez palace ;  
Pour se chauffer on a du feu :  
Ce sont les locataires d'en face  
Qui nous en envoient un p'tit peu.  
Quand il pleut, que le temps se brouille  
On a de la boue jusqu'aux g'noix ;  
Nous avons des rats, des grenouilles  
Qui sans façons, rentrent chez nous.  
On leur fait la chasse à outrance  
Armés de cross' et de bâtons,  
Et si on n'les sort pas de France  
On saura sortir les Teutons !!!

Louis Noncip.  
caporal, 222<sup>e</sup> d'infanterie.

## LA VOIX DES VEUVES

Nous avons publié dans un de nos derniers numéros quelques-unes des pensées que le capitaine Finet a écrites dans des lettres envoyées à sa femme et que celle-ci a fait imprimer et a données comme souvenir aux anciens chasseurs du capitaine, mort au champ d'honneur.

Après cette publication, le sergent Bloch du 50<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, a reçu de Mme Finet une lettre qui n'était pas destinée à être publiée, mais que nous nous faisons un devoir de donner ici, dans la certitude que tous les soldats en sentiront la beauté :

« St-Clément-s.-Valsonne

ce 3 juillet 1917.

Monsieur,

J'ai été profondément touchée en recevant votre lettre et le journal que vous m'avez adressés. Je voudrais vous remercier et je ne puis que vous dire ma grande émotion : j'ai pleuré, mais cette fois ce n'étaient pas des larmes amères. En publiant ces extraits de lettres que j'avais voulu vous envoyer à tous, vous me faites voir que vous les avez aimés et que vous n'oubliez pas mon cher mort. Rien ne peut m'être plus doux.

Cette idée que vous trouvez « touchante » m'a été inspirée par lui je le crois, il m'a semblé qu'il laisserait ainsi comme dernier souvenir un peu de son âme à ses chasseurs, « ses enfants » qu'il a tant aimés et dont il était si fier.

De tous vos éloges cependant, il en est un que j'accepte parce qu'il me va droit au cœur et je vous remercie d'avoir écrit :

« Cette femme est digne de ce soldat. »

Vous avez bien deviné que notre plus grand désir, notre plus haute ambition à nous pauvres femmes, veuves de la guerre, c'est d'être dignes de ceux que nous pleurons. Que Dieu nous donne le courage de vivre comme ils ont eu le courage de mourir.

Laissez-moi vous dire aussi que votre héroïsme est notre plus grande consolation, nous savons que vous continuez l'œuvre commencée par nos morts et que la victoire viendra. Nous pouvons élever nos enfants en leur disant qu'ils vivront dans une France libre et forte et en leur montrant vos exemples à tous, vivants et morts.

Encore une fois merci, monsieur. Croyez que je ne vous oublierai pas et qu'il y aura toujours une place dans nos prières pour celui qui a été le collaborateur de mon mari.

E. FINET. »

POUR LIRE AU FRONT

## NANCY SAUVÉE

par René Mercier.

René Mercier directeur de l'Est Républicain, le grand quotidien de Nancy vient de publier à la Librairie Berger-Levrault sous le titre de Nancy sauvée un

beau livre qui sera précieux pour l'histoire des grandes villes du front.

Il a réuni des lettres écrites à sa famille et à ses amis entre le 28 juillet et le 13 septembre 1914 en pleine tourmente, en plein enthousiasme, en pleine horreur, pendant ces immortelles semaines où confiante et vaillante jusqu'au bord de l'abîme, Nancy, comme la France, tint bon et fut sauvée.

Les événements sont notés jour par jour avec cette émotion vivante et vibrante, cette tendresse et cette poignante simplicité d'expressions que l'on a lorsque l'on écrit dans l'atroce angoisse à des êtres chers.

Il y a une description juste et spontanée des événements, des gens, de la vie même de la ville, tous les visages de la guerre pendant ces premières semaines héroïques. De nombreuses pages sont sublimes de foi patriotique, d'amour de la Lorraine et de Nancy, de pitié pour les victimes des Boches immondes, de cranerie sous les bombardements criminels pendant les jours noirs et de triomphe aux jours lumineux de la Marne et de Nancy sauvée.

Si quelqu'un entreprend jamais d'écrire l'histoire du journalisme pendant la guerre, il devra citer souvent le livre de René Mercier qui raconte les difficultés, l'œuvre essentielle de son journal si intimement mêlé à la vie de Nancy dont il est plus que jamais la pensée et la parole en ces temps de malheur et de gloire.

Pour nous, nous voyons en lui un confrère particulièrement cher, un vrai journal du front comme L'Éclair de l'Est, le Courrier de la Champagne, Le Lion d'Arras et d'autres encore dont nous espérons que l'on écrira aussi l'histoire.

Nancy sauvée est aussi et surtout l'histoire de la grande ville du bon roi Stanislas, du bijou admirable de la Lorraine, que les Boches devaient avoir au troisième jour de la guerre et qu'ils n'ont eu ni ce jour-là, ni jamais.

Parmi les inquiétudes de toute la France on sait avec quelle tristesse toutes les pensées allaient de partout vers Nancy sacrifiée. Que l'on juge de l'angoisse de Nancy elle-même. Si on ne peut l'imaginer, on la verra dans le livre de René Mercier.

Nancy ! ville d'art et d'élégance, ville de musiciens, de peintres, d'écrivains, de savants, ville des illustres verriers, cité du Palais Ducal, de la place de La Carrière, de la place Stanislas où autour du bon roi s'élève le chef-d'œuvre des grilles noir et or où des coqs hardis piquent les lanternes et où tout un peuple d'amours enchante les terrasses ! Nancy perle d'art du XVIII<sup>e</sup> siècle français ! Nancy admirable sentinelle de la grande guerre ! Nancy capitale du front ! Nancy sacrifiée ! Nancy sauvée !

Le livre de René Mercier est digne de tant de grandeur et de tant de gloire !



# NOS POILUS

Dessinés au Front pour L'ÉCHO DES GOURBIS, par Lucien JONAS



# NOS POILUS

Dessinés au Front pour L'ÉCHO DES GOURBIS, par Lucien JONAS





# LES MAISONS CLAIRES



La cousine Yvonne des *Annales* qui est, comme chacun sait, la plus grande cousine de France et sans doute du monde puisqu'elle a plus de 100.000 cousins et cousines, vient d'avoir une idée généreuse. Ce n'est pas sa première idée généreuse, mais c'est peut-être la plus belle qu'elle ait eue.

Il s'agit de sauver de la maladie et de la mort les pauvres petits gas des soldats, nos *petits gas*.

Voici, avec quelle éloquence familière et profonde la cousine Yvonne explique son projet :

« .....Je suis sûre que notre devoir à nous est de préparer aux soldats qui auront tant souffert et tant trimé, une France plus douce. Il faudra pouvoir leur dire après la victoire : Vous vous êtes battus comme des héros et vous nous l'avez gardée notre belle Patrie... mais voyez, nous aussi nous avons travaillé et nous avons voulu que vos enfants fussent heureux..... »

Voici ce qu'on voit dans les hôpitaux, ce qu'on y entend si souvent quand la maman vient de faire voir au docteur son pauvre petit gosse ou sa pauvre fillette déjà touchés par la terrible tuberculose :

« La mère anxieuse interroge :

— C'est-il que vous pourrez la garder ?...

— Hélas non, l'hôpital regorge de malades. L'enfant n'est pas assez gravement atteint.

— Alors, comment que je vas le guérir, demande avec terreur la femme ?

— Comment ?... Ce serait simple... il faudrait partir aux champs, respirer l'air pur, boire du bon lait, manger des mets sains et voir du soleil.

— Comment donner cette ordonnance ironique à la pauvre créature ?

Vraiment..., est-ce que tous les enfants n'ont pas le droit de guérir ?...

— Eh bien, non, à l'heure actuelle, les enfants du peuple n'ont pas ce droit.

On commet ce crime, — vous entendez, ce crime..., ce crime dont vous êtes coupable, dont je suis coupable, dont toute la nation est coupable, — on commet le crime de rejeter ces petites victimes dans la circulation.

On dit poliment à la mère :

« Ma pauvre femme, repassez..., vous reviendrez nous voir... Nous n'avons pas de place... »

Et on renvoie l'enfant à son taudis glacé, à ses murs humides, à son air vicié... Demain l'enfant, qu'on avait le devoir de sauver, sera tuberculeux. Et il passera son mal aux frères et sœurs qui vont à l'école, qui sont en apprentissage... et à combien d'autres !...

Et il y a des gens qui dorment tranquilles !... Si par bonheur l'enfant est admis à l'hôpital, il n'a pas ensuite cette convalescence si nécessaire à la cure complète, il n'a pas l'ivresse d'un mois ou deux à la campagne et il retombe dans son mal aussitôt rentré au logis.

Quand on a assisté deux ou trois fois à ces condamnations à mort, quand on a vu la figure bouleversée des mères qui traînent derrière elles une pauvre petite créature labourée par la toux, on étouffe... On voudrait ouvrir des fenêtres, voler des arbres, attraper l'espace, saisir de la lumière, et crier :

« Viens, mon pauvre chou..., viens au soleil !... toi aussi, tu y as droit, ce n'est pas une chose de riches, c'est pour les tout petits enfants comme toi... »

Alors je n'y ai pas tenu davantage, et la dernière fois que je fus à la consultation ma résolution était prise... Je fonderais mes *Maisons claires* sans plus attendre.

Avec quoi..., avec quel argent..., je ne savais pas... Mais quand une cause est belle on peut tendre la main sans honte, on peut chanter dans les cours s'il le faut, on peut tout oser... Ou plutôt on peut simplement dire à ses amis : Vous êtes là..., sauvons ensemble tous ces enfants..., offrons-leur un abri ensoleillé, des jardins aux vastes horizons, — faisons-les entrer au paradis où les enfants guérissent..., faisons cela pour les pères qui sont au front.

Vous pensez bien qu'après un appel comme celui-là, les adhésions et les fonds sont venus en grand nombre.

*Elle sait y faire*, la cousine !

Tous les hommes riches, célèbres puissants de France, des colonies, des pays alliés, et amis ont répondu à la voix de cousine Yvonne.

Et aujourd'hui l'œuvre existe comme le proclame avec un bel enthousiasme et une juste fierté celle qui en a eu l'idée.

« L'œuvre existe.

Si elle se propage, comme nous l'espérons avec ferveur, — et elle se propagera, — des milliers d'enfants pourront être sauvés, des milliers d'enfants seront préservés de la tuberculose, des milliers d'enfants cesseront d'être la proie ou la cause d'une contagion qui est un danger effrayant. Et nous pourrons vraiment, avec la conscience en paix, répéter aux soldats :

« Voilà ce que nous, cousines de France, avons fait pour vos enfants... »

Aidez-nous, ô vous toutes qui m'avez suivie si tendrement pendant trois ans. Cette œuvre-là, je le jure, est utile..., elle est indispensable..., elle doit devenir nationale.

Les enfants ne sont pas nés pour s'étioler dans des mansardes noires, les

enfants de nos poilus moins que tous autres.

Dès le 1<sup>er</sup> juillet, cinquante fillettes s'évaderont aux champs. Où ? — Je vous le dirai la prochaine fois...

Aujourd'hui, au nom de tous ceux qui sont morts pour la Patrie, au nom de tous les soldats qui ont souffert pendant cette guerre, je tends avec confiance les mains vers vous. *Pour leurs enfants !...*

Et, comme disent les bonnes gens, cela vous portera bonheur.

YVONNE SARCEY.

Et voilà l'œuvre des *Maisons Claires* et de *Cousine Yvonne*.

Nous avons tenu à la signaler ici, pour que tous nos camarades du front sachent que l'on s'occupe de leurs gosses et que si les petits sont touchés par la sinistre maladie ils ne seront plus abandonnés.

Nous avons voulu, aussi, après tant d'approbations et de collaborations puissantes dire simplement à celle qui a su penser à nous et penser à ce qui est notre plus grande inquiétude : Merci de tout cœur de la part des soldats, merci pour les enfants, merci pour les mamans, merci pour les papas des tranchées.

Si les enfants perdent leur père à la guerre, il leur restera encore, maintenant avec la maman, une nouvelle parente la *bonne cousine* au grand cœur qui les soignera, qui en fera de vaillants et solides français. Merci.

## ZEZETTE

*Zezette !*

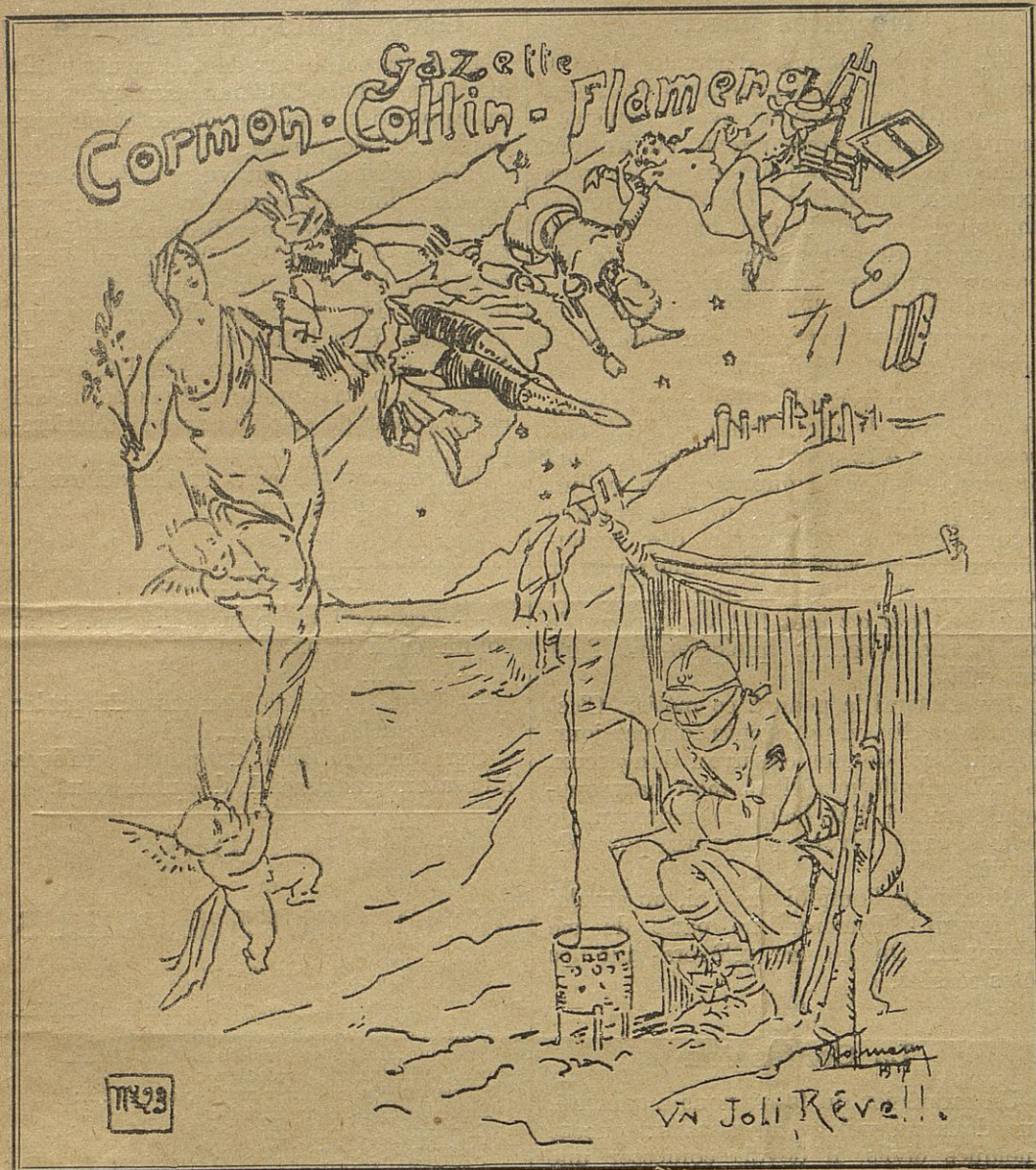
C'est ainsi que les élèves de l'École des Beaux-Arts appellent le petit journal qu'ils publient pour leurs camarades mobilisés.

Ce journal s'appelle exactement LA GAZETTE (Cormon-Collin-Flameng et ateliers de gravure).

C'est une des plus curieuses publications de la guerre. Elle paraît tous les mois. Elle est dirigée par A. Courcelles-Dumont. Elle a comme principaux collaborateurs : MM. Manant, R. Jaudon, G. Moiselet et aussi tous les élèves mobilisés, qui envoient de beaux et spirituels dessins et des lettres qui ne sont ni moins belles, ni moins spirituelles.

*Zezette*, publie tout cela et aussi des chansons, des romans d'une fantaisie ahurissante, pleins de la savoureuse blague traditionnelle de l'École.

Elle donne pour chaque atelier le nom des camarades blessés et malades en traitement ; les noms des prisonniers, des disparus et des glorieux morts pour la Patrie. Elle indique les camarades qui sont dans le même secteur et qui ainsi



peuvent se retrouver. Elle reproduit les citations et promotions des élèves.

A côté, de ces informations du front elle donne les informations de l'École : Grandes Masses de l'École élection des grands massiers, vœux des divers ateliers, visites aux Maîtres et demandes aux ministres pour attribution de prix et de secours, visites des camarades permissionnaires, les oiseaux de passage, qui viennent revoir l'École.

Voici la lettre écrite par un de ces oiseaux de passage :

Lettre de Pia :

« Ma visite à l'École a fait revivre en moi le bon temps d'autrefois. J'y ai vu le glorieux palmarès. Notre chère vieille école peut être fière d'avoir nourri tant de héros, mais il est des amis, de beaux talents que nous ne reverrons plus... quel dommage qu'ils ne soient plus là... Je tiens à te remercier, mon cher vieux, de m'avoir piloté dans l'École. Ma parole, je ne m'y retrouvais plus. J'ai failli prendre la frise des Panathénées pour un convoi de ravitaillement et l'escalier de la Melpo pour les Marches de Lorraine. »

Disons que Zézette a pu paraître grâce surtout à la générosité des Américains

de l'École et qu'elle expédie souvent des colis à ses lecteurs.

C'est comme on voit une belle œuvre, charmante et émouvante et nous sommes heureux de la signaler ici.

Nous reproduisons la couverture d'un des derniers numéros de la Gazette.

L'auteur de ce joli dessin est le chasseur à pied Hoffmann que nous avons rencontré au front, qui nous a fait connaître la Gazette c'est un aimable camarade, un vaillant soldat et, comme il est prouvé par l'œuvre ci-dessus un excellent artiste.

## Échos et Nouvelles du Front

### Villa de famille

Nous avons vu écrit sur un gourbi : Villa Maga — Lulu — Lili — Toto.

Ça ne dit pas grand-chose sauf, si on pense que le poilu qui habitait là, a voulu dédier sa pauvre maison de soldat à sa famille, aux êtres chers pour qui il se bat depuis plus de trois ans, dont le souvenir l'accompagne et le soutient partout, à sa femme et à ses trois gosses.

### Quelques mots du poilu

Notre collaborateur le poète et soldat Touny-Lerys a eu l'idée d'utiliser la place que nous réservons à la fin de notre journal pour les poilus qui veulent envoyer un mot à leur famille ou à leurs amis. Seulement il a écrit à sa femme, cette petite lettre *en vers*. C'est un bon exemple poilus mes amis, et qu'il faut suivre... si vous le pouvez.

Dans tous les cas, voici le poème :

#### Petit Poème d'amour

Je t'envoie mon baiser par l'Echo des Gourbis.  
Six lignes, mon aimée, c'est peu !... Je les écris.  
Et doucement, au loin, ma pensée te regarde !  
La main de notre enfant et ta main qui la garde  
M'offrent la douce et la lumineuse candeur  
Du bouquet qui fleurit au jardin de nos cœurs...

TOUNY-LERYS

\*\*

#### Tel qu'on le parle

Nos poilus sont de rudes combattants. Quelques-uns qui pratiquent d'habitude leur patois natal ou qui ne sont pas des hommes de science se battent parfois contre la langue française. Là, aussi, ils sont de formidables lutteurs et remportent des victoires redoutables. Les mots français y laissent souvent pieds et pattes. Voici quelques phrases entendues près de nous :

Le colonel a expliqué le *timbre* de la manœuvre.

On entend le *monteur* de l'aéroplane.

Sergent on vous demande au *téléforme*.

Le lieutenant est en train de faire ses *ablations*.

C'est une batteuse qui marche par la force *matrice*.

Notre *jaunisse* a donné un coup de corne à ma belle-mère.

Je ne mange que des fruits cuits ; je n'aime pas les *cruautés*.

Il y a encore de la viande *glorifiée*.

Il y a de quoi en tomber *tout nu*.

J'ai une veine de *pendule*.

Paraît que dans les pays chauds on met des *mousquetaires* sur les lits.

Les exploits que nous citons ici ne sont pas d'ailleurs particuliers à nos simples poilus ou au front.

Un de nos officiers recommandait à un de ses amis :

« Si tu pars à X.. va voir ma femme. Elle t'intéressera, toi qui es artiste. C'est une bonne musicienne. Elle *pagnote* gentiment. »

L'officier d'ailleurs, a été tellement ahuri d'avoir lâché ce « *pagnote* » là, au lieu de *pianote*, qu'il en a oublié de donner l'adresse de la musicienne.

Et à Paris, où nous étions dernièrement (hélas !) en permission, nous avons, un jour de visite d'avions, entendu une brave femme qui criait dans la rue et non sans un certain succès :

« Il y a des *espadrilles* !!! Il y a des *espadrilles* !!! »

Quant à nos poilus, s'ils amoquent parfois le doux parler de France ; ils savent défendre la terre française et faire que bientôt les Boches ne l'amoquent plus : c'est l'essentiel.

### Sur l'arrière

Pendant une permisison, nous avons vu à Paris, un poilu qui venait de débarquer à la gare de l'Est qui, tout heureux de vivre et d'y voir clair, hisute, porteur d'une trique respectable et harnaché d'une série de musettes et de bidons, suivait allégrement la rue de Maubeuge.

Sur le trottoir, devant une épicerie, une employée arrangeait des légumes dans un panier. Elle était baissée. Le fait est qu'elle présentait haut levées des assises sensationnelles.

A cette vue, le poilu en reçut comme un coup au cœur et, probablement pour exprimer son enthousiasme, après avoir assez longuement considéré l'objet, il lui administra à pleine main une claquette retentissante.

La jeune femme fort surprise se retourna vivement et exprima en termes émus son indignation justifiée.

Mais le poilu :

« Ben quoi c'est pas la peine de chialer si fort : Je te l'ai pas cassé ! »

Et s'en allant avec un geste de désinvolture et de satisfaction :

« Puis il y a près de cinq mois que j'avais pas vu ça ! »

\*\*\*

### L'Imprimerie des Poilus

Il y a une dans une ville de la zone avancée des armées une imprimerie, l'imprimerie C... qui sera célèbre plus tard si jamais on écrit une histoire générale des journaux du front. Cette imprimerie qui pendant quelque temps imprima l'*Echo des Gourbis* imprima aussi deux autres journaux des tranchées en même temps que le nôtre. C'est là un record.

Nous devons ajouter qu'elle fut bombardée plusieurs fois et qu'elle porte de rudes traces des projectiles allemands. Heureusement il n'y a eu que des dégâts matériels. Cette imprimerie est bien une imprimerie de la guerre et des poilus. Elle tient malgré la mitraille. Et nous qui ne nous rappelons pas sans une reconnaissante émotion cette maison, nous faisons tous nos vœux pour que soient sauvés nos collaborateurs d'hier qui sont restés pour toujours nos amis.

### Ne dites pas...

En pleine Somme, dans un de ces camps qui portent si justement des noms de canards et où nous avons copieusement pataugé, nous avons vu un des poilus les plus malheureux et les plus exposés de tout le front. C'était un caporal chargé de la garde des baraquements, et chargé de renseigner les unités de passage sur les ressources du camp.

Comme nous allions lui demander où l'on pouvait trouver de l'eau potable, il nous a conté ses malheurs :

« De l'eau potable, ah ! mon ami !... Je n'ose pas le dire. Enfin voilà : l'eau potable est à la gare ! et elle est au bout du quai !!! Vous comprenez les poilus, quand je leur dis que l'eau est à la gare ! commencent à m'envoyer des remerciements qui ne sont pas dans une musette, mais quand je dois avouer qu'elle est aussi au bout du quai !!! ils parlent de me casser la g.... ; quelques-uns l'ont fait déjà.

J'y laisserai la peau à ce métier. C'est comme ça dix, vingt, trente fois par jour.

Pour leur donner ce tuyau dangereux, je vais m'enfermer dans mon baraquement, quand j'ai lâché le morceau, je fiche le camp vivement par une porte de derrière.

On appelle l'emploi que j'ai, un emploi de faveur ! Personne ne parle de me relever !... On ne me relèvera que les côtes cassées. »

\*\*\*

### La Confession

Un aumônier du front nous a raconté, que dans un village où restaient encore quelques civils, il devait confesser une petite gosse qui allait se confesser pour la première fois ; elle avait bien sept ans.

La précoce pénitente entra dans le confessionnal avec une mine pleine d'une compassion fort édifiante.

L'aumônier se plaça derrière le petit grillage et comme il s'appêtait à entendre l'aveu des péchés, il entendit la gosse en ayant aperçu le regard du prêtre dans l'ombre, commença par lui déclarer candidement :

« Je vois ton z'œil ! »

### Géographie de la guerre

Dans les nombreux déplacements qu'ils ont faits depuis 1914 nos camarades ont pu apprendre bien des choses et en particulier la Géographie.

C'est ainsi qu'il ont vu près de Cahors, Londres dont l'existence a depuis longtemps été signalée par Rabelais. Près de Gonfaron dans le Var, ils ont vu Paris tout simplement : il n'y avait que trois maisons. En revanche ils ont trouvé Marseille dans l'Oise et Toulon près de Nancy. Enfin dans un coin de l'Argonne, dans un pays absolument desséché où ils crevaient de soif ils ont eu l'ahurissement de se savoir à Venise.

Les voyages forment et instruisent la jeunesse et l'âge mûr.

\*\*\*

### Une amende

— Les postiers ne mentent pas. C'est connu, mon vieux.

— ..... ?...

— Quoi ?... Tu as bien entendu parler de la franchise postale !...

Sur quoi, le chef de popote infligea à l'orateur une amende de quinze sous.

### CHANSONS

ET

### MONOLOGUES de POILUS

#### LA PERMISSION

*A mon sympathique camarade Bobins.*

Pour le repos, le plaisir des militaires  
Qui sont au front depuis des mois et des mois,  
On a créé une chose salutaire ;  
La permission qui nous met l' cœur en émoi,  
En l'attendant chacun soupire  
Et quand le temps nous semble long  
On songe à tout ce qu'on va dire  
A sa petite Madelon.  
Et l'on revoit ses yeux, ses yeux petits et bleus  
Qui nous répondront oui, quand on dira : « je veux »

*Refrain*

La permission, pour nous c'est une affaire,  
Quand on y va, vite on prend le boyau  
De sept jours, on ne va pas s'en faire  
Loin du bruit des crapouillots.  
La permission, c'est la vie qui r'commence  
C'est du soleil, c'est un rétablissement... !  
C'est pourquoi l'on chant' quand on y pense  
Permission, permission, permission !

II

Dans la tranchée où souffle le vent qui glace  
Et dans la sape où poussent des champignons  
On se morfond, en comptant les heures qui passent  
Quand tout à coup arriv' l'agent de liaison  
Qui dit d'une voix de tonnerre :  
« Ohé ! les gas... grouillez-vous donc !  
Ce soir départ d' permissionnaires,  
N' fait's pas d' pétard voici les noms,  
Rigadin, Pitanchu. Vous les mettez ce soir,  
Envoyez-nous des cart's en couleur et en noir !

*Refrain*

III

Et le train fil' comme en une rêverie  
Puis tout joyeux on descend dans son pat'lin  
Où l'on trouve toutes les femmes jolies  
Mais qui vous dis'nt : « Vous avez besoin d'un bain »  
C'est vrai qu'on a les pieds qui fument  
Et qu'on a besoin de savon  
Aussi on s' frotte on se parfume  
Pour devenir joli garçon  
Et quand on est lavé, qu'on n'a plus de totos  
Nous voulons profiter et... ce n'est pas trop tôt !

*Refrain.*

Etienne PAUTARD.  
10<sup>e</sup> d'infanterie  
Poste C...

L'Imprimeur-Gérant : JEAN CAZES.

Imprimerie spéciale de L'Echo des Gourbis. — 26.457

## QUELQUES MOTS DU POILU

EN ENVOYANT L'ÉCHO DES GOURBIS A SA FAMILLE ET A SES AMIS

Sur le front, le ..... 1917



Signature : .....